

La sainteté de Jésus ou l'homme normal. Partie 3, Réponse à deux objections

Autor(en): **Gilard, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **31 (1898)**

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379654>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA SAINTETÉ DE JÉSUS OU L'HOMME NORMAL

PAR

L. GILARD

pasteur.

TROISIÈME PARTIE

Réponse à deux objections.

CHAPITRE PREMIER

Les deux objections.

A notre essai de solution du problème christologique dans l'un de ses éléments principaux, deux objections surtout sont à prévoir.

Notre solution paraîtra aux uns insuffisante, nos affirmations seront jugées par les autres excessives.

On nous dira d'un côté: « Vous réduisez Jésus à n'être qu'un homme, vainqueur il est vrai du mal, mais seulement quand le mal entre en lutte avec lui dans des tentations intermittentes.

» Or cela ne saurait nous suffire.

» En vain vous flatteriez-vous de désarmer l'opposition que feront toujours à votre point de vue les chrétiens positifs en leur accordant que l'imperfection de Jésus n'est qu'objective, qu'elle ne lui est pas imputable comme péché, et qu'elle diminue toujours. Cette imperfection n'en subsiste pas moins.

¹ Voir la première et seconde partie, livraisons de mai et juillet, p. 201 et 349.

» Et cette imperfection rend Jésus tel que vous le concevez incapable d'être ce qu'il nous faut tout d'abord et absolument : c'est-à-dire tout à la fois un vrai homme et plus qu'un homme ; le second Adam, non pas « créé seulement en âme vivante, » comme le premier, mais « venu en esprit vivifiant ; » l'être surnaturel qui dit avec assurance à ses interlocuteurs : « Vous » êtes d'en bas et Je suis d'en haut ; » l'être surhumain en qui resplendit toute la vérité et toute la sainteté ; le modèle, ou plutôt le *foyer* sur la terre de toute la vie divine sans imperfection ni lacune d'aucune sorte.

» Quant au Jésus dont vous nous avez tracé l'image, un simple homme soumis à l'imperfection, il ne saurait être le Sauveur des âmes. »

D'un autre côté, il est à craindre qu'on ne reproche à notre notion du Christ de se mouvoir dans une région imaginaire, en dehors de la réalité vraiment humaine.

« Qu'est-ce, dira-t-on peut-être, dans une existence qu'on prétend humaine, qu'est-ce que cette série ininterrompue de victoires sur la tentation, cette sainteté constamment progressive, ce progrès qui ne connaît pas les reculs, cette volonté étrangère à toute défaillance ?

» Cela n'est pas humain. Cela est en dehors de toutes les réalités qui sont du domaine de l'expérience, notre souveraine maîtresse en toutes choses. Tranchons le mot : Cela est surnaturel. Et c'est tout dire : car la notion du surnaturel est définitivement condamnée. L'histoire et la psychologie l'ignorent également. Ceux qui s'efforcent de la maintenir y perdent leur temps et leur peine. Ils s'acharnent en vain à ramer contre un courant invincible et qu'on ne remonte pas. »

CHAPITRE II

Si l'humanité est capable de l'homme normal.

Répondons d'abord à la seconde de ces objections. Ce sera en même temps et par contre-coup répondre déjà, en partie, à la première.

Car toutes les deux pèchent, me semble-t-il, en un même

point. Elles procèdent l'une et l'autre d'une fausse notion de l'humanité. C'est parce qu'on n'estime pas l'humanité à sa valeur, c'est faute d'oser voir, — je ne dis pas ce qu'elle est toujours, ou même souvent, — mais ce qu'elle est capable d'être ou de devenir, qu'on nous dit d'une part : Votre Jésus est un *simple homme* et ne saurait par suite être le Sauveur ; et d'autre part : Votre image de Jésus est celle d'un être surhumain et surnaturel, et ne saurait par conséquent être vraie.

MM., si la vie de Jésus est surnaturelle ou non, je ne m'attarderai pas ici à le rechercher. C'est à vrai dire une question de mots, de définition. Cela dépend du sens qu'on attache à ce terme, à la fois si complexe et si vague, de nature, et par suite de surnaturel. En réalité il n'y a pas *une* nature, mais *plusieurs* ; ou, si vous préférez, il y a plusieurs étages, plusieurs ordres, éminemment distincts, qu'embrasse cette expression si compréhensive de nature. Ce qui est naturel dans l'un de ces étages est surnaturel pour l'ordre inférieur. L'être vivant est surnaturel en regard du monde inorganique tout entier. Ce qui se meut est surnaturel au prix de ce qui est mû passivement. La vie de l'esprit et de la liberté est surnaturelle en regard de ce qui n'a qu'une apparence d'autonomie, si cette autonomie prétendue est déterminée à l'avance, pour tout ce qui touche à la direction comme à l'intensité de ses mouvements, par des forces préexistantes, ces forces fussent-elles internes au sujet soumis aux lois de l'évolution. Enfin au-dessus de la vie de l'esprit et de la liberté il n'y a rien, parce que la vie de l'esprit embrasse à la fois Dieu, le Père des esprits, et l'homme, qui est de race divine.

Laissons donc cette question de mots.

Ce qui nous intéresse davantage, ce que nous pouvons savoir et tenons à affirmer sans réserve, c'est que la vie de Jésus est humaine, même et surtout dans son caractère normal. Car s'il est humain, — je ne dis pas de réaliser la perfection objective, toujours en grande partie inconnue, — mais s'il est humain de choisir *quelquefois* le devoir *connu*, d'obéir *quelquefois* à la voix de l'esprit qui impose l'obligation au prix d'un sacrifice, il est non moins humain, davantage même de le faire toujours.

L'obéissance continue est au même titre que l'obéissance irrégulière et sporadique un phénomène de liberté. L'une n'est pas moins naturelle, ou plus surnaturelle, que l'autre. La seconde n'échappe pas moins que la première à l'explication scientifique, qui n'atteint jamais que les phénomènes de l'ordre purement évolutif.

Cela est élémentaire, à moins que la notion de liberté ne soit qu'un mot vide de sens. Mais alors « mangeons et buvons, car demain nous mourrons. »

Si l'idée d'une vie purement humaine, et normale en même temps, produit sur plusieurs un effet répugnant d'étrangeté et d'illusion, cela provient uniquement de ce que l'idée de la nature humaine qui est à l'état de théorie courante dans le langage religieux de la chrétienté est à redresser.

Cette idée dont nous sommes tous imbus plus ou moins a été longtemps et gravement faussée dans un intérêt dogmatique.

Elle l'a été doublement.

D'abord sous l'impression d'ardent enthousiasme créé dans l'âme de ses disciples par le Révélateur de la vie éternelle, dans l'intérêt, pensait-on, de la piété chrétienne et de l'autorité du Maître, on a travaillé à élever un mur ou à creuser un abîme entre le fils de l'homme et ceux qu'il appelait ses frères. Tout lecteur attentif et clairvoyant des évangiles et de l'histoire du premier siècle a rencontré des traces de cette œuvre, qui avait pour but instinctivement poursuivi d'établir une solution de continuité entre la nature humaine et le Christ. Ces traces sont indéniables, ne fût-ce que dans la création graduelle, aujourd'hui si généralement reconnue, des légendes de la naissance et de l'enfance miraculeuse du Galiléen, ou encore dans les transformations qu'ont subies les récits de son baptême et de sa tentation au désert, en attendant que la tradition recueillie dans le quatrième évangile, plus avancée et plus élaborée dans le même sens, les écartât comme incompatibles avec le caractère, devenu décidément extra-humain, du Fils de Dieu.

Il est certain que, consciemment ou non, ceux qui au premier siècle pensaient et parlaient pour l'Eglise, ont peu à peu

affaibli, voilé, effacé, autant qu'il était en eux, l'humanité de Jésus, au risque certain de dénaturer sa personne, sa pensée et son œuvre, de leur substituer l'image, devenue incompréhensible, d'un être inaccessible à nos expériences comme à notre imitation, et d'enlever toute réalité à ce qui fait de lui « le chef et le consommateur de la foi. »

Et ce travail d'exaltation surnaturelle du Messie a eu sa contre-partie complémentaire en ce que les théologiens, pour mieux préserver Jésus d'un contact, jugé déshonorant, avec la nature humaine, ont à outrance noirci l'humanité.

Dans la société humaine si infiniment diverse, dans l'image si complexe de l'homme, ils n'ont voulu voir que le côté sombre. Ils se sont plu à n'y relever que misères morales de toute sorte, ignorances, corruptions, crimes et horreurs. Ils ont délibérément fermé les yeux à ce que la vie humaine offre de lumineux et de grand. Ils l'ont représentée comme partout et toujours vendue au mal, privée de toute clarté, absolument corrompue et déchue.

Et après avoir tracé d'elle un tableau hideux et terrible où n'apparaissent que les traits d'une existence purement animale ou diabolique, ils se sont écriés : Voilà l'homme ! Et ils ont eu beau jeu pour demander ensuite avec un accent de triomphe : « Comment le Saint et le Juste pourrait-il être un homme, *un simple homme* ? »

Mais de même que l'humanité du Christ transparait toujours clairement et malgré tout dans nos évangiles, de même les réalités de la vie humaine protestent contre ces représentations falsifiées de l'homme.

§ 2.

« *Un simple homme* ! » dit-on, et, par cette formule, dont on fait sonner comme un sacrilège le rapprochement avec le nom de Jésus, on entend évidemment donner de l'homme, par une sorte d'implication, une définition dégradante ; et l'on sous-entend évidemment, comme chose qui va de soi, que l'homme est de nature simple, peu complexe, bien facile à classer et à

définir. Or, en est-il vraiment ainsi? N'y a-t-il pas dans cette exclamation dédaigneuse comme un comble d'irréflexion? L'homme, dans sa généralité, dans sa complexité, avec tout ce que ce nom rappelle de misères et de grandeurs, est-il en effet tellement simple? Son image est-elle vraiment si facile à déterminer, à moins d'en tracer les contours en excluant de parti pris une bonne moitié, la meilleure ou la pire, des traits qui la constituent?

Considérons un instant ce qui nous frappe au plus haut point lorsque nous essayons de comprendre et de classer les êtres innombrables qui remplissent la création de Dieu.

Parmi les existences de même espèce ou de même race que nous désignons d'un même nom, la simplicité, l'uniformité, l'absolue ressemblance existent en bas, et n'existent qu'en bas, dans le monde des créatures tout à fait inférieures. A mesure, au contraire, que nous nous élevons de plus en plus haut dans leur série, les différences individuelles apparaissent, et elles croissent de plus en plus jusqu'à atteindre des proportions immenses.

Une molécule de métal ou de cristal, de fer, de plomb ou de soufre, ne diffère d'une autre de même nom que par la place qu'elle occupe. Pour la couleur, la forme et les propriétés diverses, il y a non seulement ressemblance mais identité complète. Rien n'est plus pareil à une goutte d'eau pure qu'une autre goutte d'eau pure, et aucun grain de sel ne saie plus qu'un autre de même nature, de même grosseur et de même poids.

Pour que la diversité individuelle apparaisse il faut quitter ces existences inférieures, ces modes élémentaires de l'être, et arriver au monde plus élevé de la vie végétale et animale. Ici interviennent pour modifier et diversifier les traits communs dus à l'unité d'espèce ou de race, d'abord la *vie*, cette chose mystérieuse, avec ses rudiments d'autonomie; puis *l'hérédité*, non moins mystérieuse, qui en transmet les principes, les résultats et les modifications; enfin les *circonstances* plus ou moins favorables au milieu desquelles s'écoule l'existence des

êtres vivants, et qui agissent diversement sur eux comme causes de prospérité, de croissance, de dépérissement, de vigueur ou de décadence. C'est un lieu commun qu'il n'y a pas dans toute une forêt deux feuilles absolument identiques pour la forme, la découpe, la composition, le poids et la couleur. A plus forte raison n'y a-t-il pas deux arbres absolument pareils; encore moins deux animaux qui, pour l'aspect, l'agilité, la force, les dispositions, le tempérament, se ressemblent de tout point.

Mais, je me hâte de le dire, c'est au sommet de la création, c'est au bout le plus élevé de la série des êtres à nous connus, c'est dans l'humanité que la diversité se donne libre carrière.

Voici par exemple une famille complète où il y a de nombreux enfants. S'il est un fait avéré, incontestable, c'est qu'il n'y a pas deux de ces enfants qui se ressemblent à fond, pas un d'eux qui soit, au physique et au moral, le portrait exact et achevé d'un frère ou d'une sœur,

En admettant, ce qui n'est pas d'ailleurs, que deux de ces enfants apportent en venant au monde et conservent pour un temps, grâce à une complète égalité de soins, de vêtements, de nourriture, de leçons, d'influence exercée sur eux, tout en admettant, dis-je, qu'ils aient reçu et gardé pour un temps même tempérament, même force, même physionomie, mêmes facultés, mêmes tendances natives, ils différeront encore, plus tard, parvenus à l'âge de raison, à l'âge d'homme ou de femme. Ils différeront alors. Car chacun possèdera, alors, indépendamment de ce qu'il doit à sa race, à sa famille, aux soins dont il fut l'objet, quelque chose qui lui vient de lui-même, et de lui-même uniquement.

C'est que nous sommes ici, à cette hauteur, dans un monde nouveau, le monde de la conscience et de la liberté. Tandis que dans la création inférieure la formation ou le développement et l'activité des êtres sont gouvernés, tout au fond, par les principes fatals de la géométrie, de la physique et de la mécanique, et plus haut par les lois, non moins fatales, de l'instinct et du calcul, l'être humain possède le pouvoir de se déterminer soi-même qui fait de lui un être spirituel, une per-

sonne morale, digne d'approbation ou de blâme, capable de bien ou de mal. Appelé à être le fils de ses œuvres et l'artisan responsable de sa destinée, il peut se choisir un idéal, s'y attacher plus ou moins ou s'en détourner, écouter plus ou moins la voix du devoir et les appels de l'Esprit. Il peut à son choix et constamment s'élever ou descendre, se purifier ou se souiller, s'ennoblir ou s'avilir.

Donc c'est à soi-même¹ que chacun pour une part notable doit ce qu'il devient, son caractère, cette physionomie de son âme qui se reflète jusque sur les traits de son visage. C'est ainsi que tous les enfants d'une même famille ont beau être enveloppés dans les liens d'une commune origine et d'une commune éducation : ces liens, quelque forts qu'ils soient, seront dénoués, au moins en partie, par la poussée de l'être personnel qui est en chacun d'eux. Entre eux la diversité pourra devenir si grande qu'il ne restera presque plus de traces de leur communauté d'éducation et d'origine. C'est encore un lieu commun que de deux enfants, héritiers d'un même sang et objets d'un même amour et des mêmes soins, l'un pourra *bien tourner*, comme on dit, être pour sa famille un sujet de joie et d'honorable fierté; l'autre, au contraire, en devenir le tourment et même la honte.

Et maintenant, gardant dans l'esprit cette idée de la diversité des êtres humains, — idée incontestablement juste, car elle tient entre autres à ce principe de la liberté qui porte tout le poids du monde moral, — si nous suivons du regard cette diversité, non plus dans une famille seulement, mais à travers la race entière des hommes dans tous les temps et dans tous les lieux, elle devient véritablement infinie. Les deux lignes de l'angle visuel capable d'embrasser un objet pareil prennent un

¹ Nous espérons qu'on voudra bien ne pas confondre ce que nous disons ci-dessus avec l'orgueilleuse prétention du stoïcisme à *far da se* ou avec la niaiserie pharisienne du *salut par les œuvres*. Nous n'oublions pas que dans une vraie lutte morale la volonté n'est efficace que par la foi et la prière. Nous avons déjà rappelé, et nous devons y revenir, que Jésus lui-même n'est vainqueur des tentations que par la communion avec le Père dans la foi et dans la prière. Mais la foi et la prière sont aussi un mode, le plus réel comme le plus bienfaisant, de l'activité morale exigée de chacun.

immense écartement. Nous voyons l'humanité, plongée d'une part jusqu'aux plus ignobles bas-fonds de la vie animale, s'élever de l'autre jusqu'aux hauteurs les plus sublimes de la vie de l'Esprit.

Et alors que devient, je vous le demande, messieurs, cet être de raison conçu par le pessimisme théologique, ce prétendu « simple homme » avec lequel le Saint et le Juste ne saurait sans ignominie être en communauté de nature ?

Avouez-le ; quand vous dites : *un simple homme*, votre attention est douloureusement absorbée par ce qu'il y a dans l'humanité de bas et de vil, depuis la férocité du sauvage jusqu'à la corruption raffinée du civilisé. Vous pensez à tel malheureux, esclave de ses appétits, qui se vautre dans ses excès de brute ; à tel misérable qui immole à ses vices élégants la pureté des femmes et l'honneur des familles ; à tel financier véreux qui remplit son coffre-fort en accumulant autour de lui les ruines ; à tel faux grand homme qui fait de la pourpre pour son manteau et son panache en broyant de la chair à canon au mortier des batailles ; à tel maître fourbe de la politique, qui tantôt déclare avec une grosse gaieté cynique que « la force prime le droit, » tantôt falsifie une dépêche pour mettre aux prises deux nations, en réservant toujours, d'ailleurs, au Dieu des armées une part de complicité dans tous ses crimes ; ou encore, hélas ! à la corruption collective de tel peuple en décadence où abondent les adorateurs de « la déesse Lubricité » et les courtisans de la mort, où manque peut-être la proportion de Justes qui aurait sauvé Sodome, où la littérature et les mœurs exhalent ces puanteurs de cadavres qui, dit le Maître, présagent et appellent « le rassemblement des vautours ¹. »

Mais est-ce l'humanité, cela ? Ce n'en est qu'une partie, et la pire ; le fond ténébreux et malpropre, souillé de la fange originelle d'où s'est levé le genre humain. Regardez donc plus haut que ces basses régions où la vie animale agite son écume dans les hommes de joie et les hommes de proie. Il y a au monde, Dieu merci, quoiqu'en disent les théologiens d'autrefois et les

¹ « Où est le cadavre, là se rassembleront les aigles. » Mat. XXIV, 28.

romanciers d'aujourd'hui, autre chose dans l'humanité que sensualité, rapacité, soif de jouissance et de sang de la bête humaine, autre chose aussi que l'indifférence morale de ces neutres, que, dit le poète de la Divine comédie, repoussent également le ciel et l'enfer.

Levez les yeux vers les sommets que cherchent les âmes éprises du vrai et du bien, où souffle un air plus pur que la brise parfumée aux fleurs des cimes terrestres. Vous y verrez ceux qui gravissent, rayonnants, les degrés de l'échelle partout dressée qui monte de la terre au ciel. Vous y verrez fleurir la vie de l'Esprit dans la bonté, le renoncement, l'oubli de soi-même, la faim et la soif de la justice, le dévouement sans limite, l'intégrité obstinée à tout subir plutôt que de faillir, les plus nobles vertus des saints, des héros et des martyrs.

Car, Dieu merci, cela aussi est humain.

Dans sa diversité infinie, fruit individuel et collectif de son origine, de ses tentations et de sa liberté, l'homme, il est vrai, peut s'appeler Caïn, Judas, Pilate ou Néron.

Mais l'homme, aussi, c'est Enoch qui « marche avec Dieu ; » c'est Moïse, « qui préfère l'opprobre de Christ à tous les trésors de l'Egypte ; » c'est Abraham, qui sacrifie son bien le plus cher à ce qu'il croit son devoir ; c'est Socrate, qui refuse, même pour sauver sa vie, de se taire en « retenant la vérité captive dans l'injustice ; » c'est le Çakia-Mouni, fils de roi, qui jette loin de lui ses biens, ses titres, ses privilèges, et se réduit à l'état de mendiant pour aller parmi tous les peuples de l'Inde prêcher la délivrance par le renoncement et la résignation.

L'homme encore, pour ne citer que des noms éclatants enregistrés par l'histoire, en laissant à leur obscurité la foule des dévouements inconnus, parfois d'autant « plus magnifiques, » qui ne sont enregistrés qu'au livre de Dieu, l'homme, c'est Coligny, c'est Washington, c'est Pascal, c'est Marc-Aurèle, c'est Jeanne d'Arc, c'est Channing, c'est Wilberforce, c'est Luther, c'est Esaïe, c'est saint Paul.

C'est enfin, plus grand que tous, mais frère de tous, recevant à la mesure de ses besoins, de ses efforts, de ses prières ardentes, les biens de l'Esprit qui viennent du Père de tous,

c'est Celui en qui nous apparaît la stature parfaite de l'homme accompli, l'homme Jésus, le fils de l'homme fils de Dieu.

Car pour l'homme aucun degré de la vie n'est trop haut, comme aucun, hélas! n'est trop bas¹.

Ainsi le lien qui rattache Jésus à la nature humaine est indestructible. On a pu le voiler et l'obscurcir, on ne l'a pas brisé, on ne le brisera pas. La notion pessimiste qui s'exprime dans ce mot dédaigneux « un *simple* homme!... » ne tient pas debout.

§ 3.

Sans doute, la notion opposée, celle de l'optimisme vulgaire au sujet de la nature humaine, n'est pas davantage de mise en face de l'Évangile. L'œuvre principale, en un sens, de Jésus, c'est d'avoir *condamné le péché dans la chair*. Là est une bonne moitié de ce que voyait avec tant d'émotion l'apôtre lorsqu'il disait aux Corinthiens : « Je n'ai voulu savoir parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié. »

Dans la croix de Jésus apparaît comme nulle part ailleurs la vraie nature du péché. Non seulement la croix a révélé dans sa hideur le péché imputable, conscient, subjectif, mais encore elle a revêtu d'une tragique gravité, en le rattachant à tout un ordre d'affreuses conséquences, même le mal inconscient de « ceux qui ne savent ce qu'ils font. » En elle le péché est devenu « excessivement péchant, » et tout péché est devenu un objet nécessaire de haine.

Par là elle a donné son mordant au sentiment de cette vocation qui a la perfection pour terme et pour but. Par là elle a établi à demeure dans l'âme des disciples de Jésus, comme une aspiration croissante, très noble et très douloureuse, la faim et la soif de la justice sans limite. Par là elle a donné aux âmes chrétiennes l'attitude d'humble débilité qui leur convient

¹ Ce qui m'émerveille toujours, même quand les choses sont au pis, c'est la hauteur où peut atteindre la nature humaine. La pensant haute, je la trouve toujours plus haute que je ne croyais; ceux qui la jugent basse la trouvent et la trouveront toujours plus basse qu'ils ne croyaient : le fait étant qu'elle est infinie, capable d'un infinie élévation et d'un infini abaissement. (Ruskin. *The crown of wild olive*, § 106.)

toujours, car l'humilité est essentiellement la vue vivante de notre idéale vocation et de la distance qui nous en sépare.

Et cependant cette humble attitude, si légitime et si justifiée, ne doit pas aller jusqu'à l'exagération et au mensonge. Il n'en faut pas tirer des conséquences qu'elle n'entraîne pas. En particulier il n'en faut pas argumenter pour séparer Jésus du genre humain.

D'une part, il ne faut pas oublier que, malgré sa possession à un degré incomparable de la « paix de Dieu qui passe toute intelligence, » Jésus lui-même était humble. Non seulement il ne s'arrogeait pas d'être complètement, parfaitement bon. Mais encore, il se sentait par lui-même débile et impuissant sans le secours du Père.

En vain la chrétienté se l'est-elle généralement représenté comme renfermant toujours en lui à l'avance une provision infinie de force morale, de manière à triompher du mal en toutes circonstances, comme naturellement et sans luttes. En réalité lorsque la tentation, une tentation *à sa taille*, se dressait entre lui et le devoir, entre lui et le sacrifice, entre lui et l'acceptation douloureuse de l'ordre souverain, il était par lui-même aussi vraiment faible que l'un de nous. Que pourraient signifier autrement ses prières, ses supplications ardentes, prolongées pendant des nuits entières, seul à seul avec Dieu ? Etaient-ce donc là de vaines formes ? ou une représentation pour la galerie ? un moyen de donner à ses disciples l'exemple de la prière dont il n'aurait eu, lui, nul besoin ? Non, — et qui le croirait ? — Jésus n'a pas voulu, de complicité avec Dieu, édifier les âmes par je ne sais quelle pieuse supercherie. Ses prières sont ce qu'il y a de plus réellement vrai dans la vie de Celui qui est venu au monde pour « rendre témoignage à la vérité. » Il priait parce qu'il en avait besoin, parce qu'il lui fallait aussi le secours d'En-haut. C'est avec ce secours qu'il triompha de ses tentations, comme nous pouvons avec lui triompher des nôtres, saisir à mesure tout le bien moral qui nous apparaît, « combattre le bon combat et remporter la vie éternelle. » De là son humilité.

Et d'autre part il faut reconnaître que dans l'humanité, sur-

tout dans l'histoire de l'Eglise, éclate souvent, sinon au même degré, pourtant de la même nature qu'en Jésus, ce sentiment, si visible en lui, d'avoir Dieu avec soi et en soi; cette conscience d'humanité divine, d'obéissance filiale, d'expulsion de tout « interdit, » de consécration sans réserve à Dieu *tel qu'on le connaît*, au devoir *tel qu'on le comprend*, à la perfection *telle qu'on est parvenu à la voir*. Ce don de soi-même, qui constitue l'un des éléments essentiels de toute vraie conversion, consciente ou non, ce don illimité enfantant la conviction inspiratrice qu'on a Dieu tout entier de son côté parce qu'on se met tout entier du côté de Dieu, n'en saisissons-nous pas quelque chose en Jeanne d'Arc par exemple? N'est-ce pas la source de l'originalité morale de l'humble pastoure? ce qui donne à la sublime jeune fille, — en plein moyen-âge, songez-y, — son indomptable assurance devant le tribunal ecclésiastique auquel elle déclare : « Je suis envoyée de Dieu; prenez garde à ce que vous allez décider de moi; si j'étais dans le péché mes *voix* ne me viendraient point? »

Et Pascal? Qu'est-ce qui donne en plein grand siècle moderne de l'autorité, si pénétré d'esprit classique en religion, en politique, en art, en morale, qu'est-ce qui impose à ce catholique si passionné, si « soumis à son directeur, » si persévérant dans ses déclarations qu'il n'y a de vérité et de salut « que dans l'accord avec le pape, » la hardiesse de résister à cette autorité qui fait partie essentielle de son système? de crier sa protestation contre l'arrêt dont ses lettres ont été frappées en cour de Rome : « Ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello? » d'écrire que « si ses lettres sont condamnées à Rome, ce qu'il y condamne est condamné dans le ciel? » Est-ce que nous ne sentons pas sourdre le flot divin où s'abreuve son courage dans la déclaration suivante? « J'aime la pauvreté parce que Jésus-Christ l'a aimée. J'aime les biens parce qu'ils permettent d'en assister les misérables. Je garde fidélité à tout le monde, je ne rends pas le mal à ceux qui m'en font; mais je leur souhaite une condition pareille à la mienne, où l'on ne reçoit pas de mal ni de bien de la part des hommes, j'ai *en toutes mes actions la vue de Dieu qui doit les juger, et à qui je les ai toutes consac-*

créés. Voilà quels sont mes sentiments. » Ne sentons-nous pas dans cette consécration sans réserve, condition et garantie de la communion divine, la force d'une nécessité interne qui rend l'âme incompressible à tout despotisme du dehors, d'où qu'il vienne ? Ne rappelle-t-elle pas non seulement le « je ne puis autrement » de Luther à Worms, mais le « il me faut être occupé des affaires de mon père » de Jésus-Christ ? N'est-elle pas aussi, de la part du grand Janséniste, un « Qui de vous me convaincra de péché ? »

Oui certes ; quelle que soit la distance qui sépare de Jésus Pascal, Jeanne d'Arc et Luther, il y a bien entre eux et lui unité d'esprit, unité d'attitude morale, et différence seulement de degré dans un même ordre de grandeur. Le souffle de leur âme est bien le même qui dictait au Messie selon l'Esprit sa réponse aux représentants officiels de la religion de son temps : « Mon jugement est véritable *parce que* je ne cherche pas ma propre gloire, mais la gloire de Celui qui m'a envoyé. »

Je n'oublie pas qu'à la déclaration de Pascal citée plus haut il y a une suite, que voici : « ...Tels sont mes sentiments, et je bénis tous les jours de ma vie mon Rédempteur qui les a mis en moi, et qui, d'un homme plein de faiblesse, de misère, de concupiscence, d'orgueil et d'ambition, a fait un homme exempt de tous ces maux par la force de sa grâce, à laquelle toute gloire est due, n'ayant de moi que la misère et l'erreur » (Pensées XXIV-69 de l'édition Havet). Je n'ai pas besoin qu'on me rappelle que Pascal aurait été le premier à dénoncer, et fort durement, toute assimilation, même ainsi qualifiée et restreinte, entre le Rédempteur et lui, entre la nature du Rédempteur et la sienne, et à détester ce rapprochement comme un blasphème. Mais cet admirable génie traitait aussi d'abominable impiété la négation de la présence réelle et l'opposition à la confession auriculaire. Il ne savait pas un mot de la critique historique ni de la critique des livres saints. Il acceptait l'autorité absolue de ces livres. Il tenait son esprit violemment fermé à Descartes et à Copernic. Il adhérait de toute sa force aux dogmes des conciles, avant tout à la Trinité. Il voyait en Jésus la seconde hypostase de l'essence divine, un être omnipotent

et omniscient, en possession, sans progrès, ni évolution, ni variation d'aucune sorte, de la sainteté objective infinie et absolue. Il aurait donc indubitablement jugé blasphématoire toute négation d'une foncière différence de nature entre lui ou tout autre homme et le Dieu-Sauveur. Et de plus il aurait trouvé bon, avec tous les hommes religieux de son siècle, que le blasphémateur fût livré au bras séculier.

Et après ?

De ce que Pascal, et avec lui toutes les orthodoxies, grecque, latine, protestante, « avouent les décisions des conciles » au moins « des cinq premiers siècles, » et égalent complètement au Père « le premier-né des fils de Dieu, » cela nous lie-t-il ?

En résulte-t-il moins que le Fils est, de son propre aveu, moindre que le Père, et que Dieu est le seul bon ? Ne reste-t-il pas vrai que Jésus — non pas soit un *simple* homme, — ce qui n'a pas de sens, — mais *est un vrai* homme, comme Pascal ; qu'il a commencé par la chair comme Pascal ; qu'il a crû en sagesse et en grâce, qu'il a traversé ses tentations du dehors et du dedans par la foi, l'effort et la prière, (comme Pascal quand celui-ci a triomphé des siennes) ; enfin que Jésus a dû au Père, à sa présence, à son secours, à sa lumière et à sa force, — comme Pascal déclare les devoir au Rédempteur (c'est-à-dire au Dieu accessible, à la seconde personne de la Trinité où s'incorporent pour lui la miséricorde et la grâce), — les transformations et les délivrances qui ont conduit le Maître et le disciple au degré final de leur sanctification ici-bas ?

§ 4.

C'est pour cela, — parce que la sainteté de Jésus est humaine et que sa vie sur la terre fut celle d'un homme véritable et non d'un Dieu déguisé, — c'est pour cela que les expressions des écrivains sacrés pour représenter le Maître, son caractère, sa nature et ses rapports avec Dieu, sont également appliquées par l'Écriture à d'autres qu'à lui. Et j'ai en vue les plus énergiques de ces expressions, celles même qui paraîtraient à première vue faire à Jésus une place solitaire en dehors de l'humanité.

S'il a fait de grandes œuvres, il dit à ses disciples : « vous en ferez de plus grandes que les miennes. »

Il a pardonné les péchés (quoi qu'il faille entendre par là)? — Il dit, une fois à Pierre, et ailleurs aux douze et à tous (quoi qu'il faille encore entendre par là) : « Pardonnez aux hommes leurs péchés, ils leur seront remis. »

Il est appelé le juge du monde? — Les chrétiens aussi : « Vous serez assis sur des trônes jugeant les tribus d'Israël. » « Ne savez-vous pas, dit saint Paul, que nous jugerons les anges? »

Il est l'héritier de Dieu? — « Vous êtes, dit saint Paul, héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. »

Il est « l'image de Dieu invisible? » — « L'homme est l'image de Dieu. »

Il est à la gloire de Dieu? — « L'homme est la gloire de Dieu. » « Il est venu dans le monde pour en être la lumière? » — « Vous êtes la lumière du monde et le sel de la terre. »

Il est « le Fils de Dieu? » — « Les pacifiques seront appelés fils de Dieu. » « Aimez... bénissez... pardonnez... afin que vous soyez les fils de votre Père céleste.... »

Il « se sanctifie » de telle sorte que « Satan n'ait rien en lui? » — « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Il a souffert du péché, par le péché, pour le salut de l'Eglise et du monde (et cela lui semble d'abord tout particulier et personnel)? — Pesez ces paroles de l'Apôtre des Gentils : « J'achève de souffrir en mon corps ce qui manque aux afflictions de Christ pour son corps qui est l'Eglise. »

Il est divin? — Nous sommes, dit Saint-Pierre, « participants de la nature divine. »

« La plénitude de la divinité a habité en lui? » (Et c'est bien la plus forte parole sur laquelle on se soit appuyé plus tard pour lui faire perdre des pieds la terre des hommes.) — « Je prie pour vous, afin que vous croissiez continuellement et que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu. »

Est-ce qu'il ne résulte pas de tout cela que Jésus-Christ, sur les hauteurs mêmes où le « Capitaine de notre salut » agite le drapeau de la vocation humaine, est un fils de l'homme s'adres-

sant à des fils des hommes, un fils de Dieu s'adressant à des fils de Dieu pour les inviter à prendre conscience de leur vocation et possession de leurs privilèges¹ ?

CHAPITRE III

Comment Jésus-Christ est pour nous *le Maître*, et sa révélation *la Révélation*.

Arrivons plus directement à l'objection qui s'est présentée à nous dès le commencement de cette troisième partie de notre travail, et que nous n'avons pas cessé d'avoir en vue depuis : *Il nous faut en Jésus-Christ avec toute la sainteté divine objective toute la vérité religieuse et morale infaillible et complète.*

§ 1.

En un sens, que nous tâcherons bientôt d'éclaircir, cette exigence répond à notre besoin de chrétiens de trouver en Jésus-Christ *le Maître* et dans *sa révélation la Révélation*.

Dans un autre sens il est faux : 1° que toute la vérité reli-

¹ J'espère qu'on ne m'opposera pas ici telle parole biblique en la citant à contresens comme on le faisait naguère, dans un article, d'ailleurs plein de mérite et conçu dans un esprit excellent, de la *Revue chrétienne*, sur le beau livre de M. le doyen Sabatier. Après s'être efforcé de montrer que la théorie évolutionniste du professeur parisien ne saurait s'accommoder de l'apparition, à un moment donné de l'histoire, d'un être tel que Jésus, avec sa sainteté parfaite et unique qui le sépare absolument même des meilleurs, le critique concentrait toute la force de son argumentation dans cette phrase triomphante : « Moi, je suis d'en Haut, vous, vous êtes d'en bas, *disait Jésus à ses disciples.* » Or le malheur veut que ce n'est pas à ses *disciples*, mais aux *pharisiens*, adversaires déterminés et de parti pris de l'Évangile, que Jésus adressait ces paroles. Jamais en effet celui qui disait à Nicodème : *A moins qu'un homme ne soit né d'en Haut il n'entrera point dans le royaume des cieux*, n'aurait dit à ses *disciples* : « Vous êtes d'en bas. » Pour lui ceux-là étaient « d'en bas » qui parlaient et agissaient dans l'esprit du diable, « leur père. » Mais pour lui aussi, à coup sûr, ses disciples étaient d'en Haut, nés d'en Haut comme tous « ceux qui sont de la lumière et qui viennent à la lumière, afin que leurs œuvres soient manifestées, car elles sont faites selon Dieu. » Cette inexactitude est fâcheuse pour la thèse de M. Hollard. Une inadvertance de cette taille sur un point si grave risque de prévenir défavorablement le lecteur attentif.

gieuse et morale, infaillible et complète, nous soit nécessaire ;
2° que nous la trouvions en Jésus-Christ.

Expliquons-nous.

1° De cette vérité complète, à supposer qu'elle fût formulée pour nous quelque part, une grande partie nous serait improfitable, parce qu'elle nous serait inaccessible.

Saint Paul distinguait, entre les disciples de son temps, ceux auxquels il ne fallait donner que du lait à boire, et ceux qui pouvaient supporter des aliments plus solides, de la viande.

Il en est ainsi partout et toujours. Et de plus, cette distinction ne s'applique pas seulement à des fragments distincts et opposés de la collectivité ecclésiastique. Elle s'applique à chacun séparément et même à chacun selon ses états successifs. Nul ne peut recevoir de la vérité que ce qu'il est en mesure de s'en approprier, vu son degré de culture, non seulement intellectuelle, mais encore et surtout spirituelle et morale. Il y a là, dans cette détermination pour chacun et cette attribution à chacun de ce qui lui est accessible en fait de vérité d'après ses circonstances intérieures propres, — il y a là d'innombrables applications aux détails infiniment variés du développement humain et chrétien, de cette loi inéluctable de prédestination dont parle le livre des Actes : « Ceux qui étaient prédestinés, ceux à qui le Seigneur ouvrit l'esprit, crurent. »

En somme donc, la vue, l'intelligence et la possession de *toute* la vérité religieuse exigerait un état d'esprit et d'âme auquel notre développement spirituel ne nous élève jamais, du moins ici-bas. « Nous connaissons imparfaitement, dit l'apôtre. Présentement nous voyons confusément et comme à travers un miroir obscur. »

Comparés à l'Esprit illimité capable d'embrasser la vérité « dans sa longueur et sa largeur, sa hauteur et sa profondeur, » même les plus forts sont des infirmes astreints à vivre de régime. C'est une condition dont nous ne sortons jamais. Et en admettant qu'en Jésus-Christ, ou ailleurs, la vérité religieuse tout entière vous fût exprimée, je vous le demande, messieurs, qu'en feriez-vous ?

2° En fait, ce n'est pas le rôle de Jésus-Christ de « nous conduire en toute vérité, » (même toute la vérité dont nous avons besoin et qui nous est accessible), mais du Saint-Esprit, directeur intérieur et continu des âmes.

On sait, et nous avons rappelé que Jésus-Christ promettait à ses disciples qu'ils feraient « des œuvres plus grandes que les siennes. » Cela est vrai. La divine énergie qui était en lui et qu'il a communiquée aux siens a fait *en eux* et *par eux* dans la suite des siècles beaucoup plus qu'*en lui* pour nourrir les affamés, guérir les malades et sauver les pécheurs.

Il en est de même pour la vérité. Ses disciples, non les immédiats, mais d'autres, étaient destinés aussi à en porter beaucoup plus loin que leur Maître la connaissance et la possession.

Sans doute, en principe, toute la vérité religieuse se ramène au grand commandement qui résume la loi et les prophètes. Mais, d'un autre côté, toute vérité poursuivie dans un esprit religieux, dans l'amour de la vérité et la confiance en la Vérité, c'est-à-dire la confiance en Celui qui a établi les rapports des choses, est une vérité religieuse. La connaissance des rapports entre Dieu, l'homme et le monde, et de tout ce qui en découle dans le domaine de l'obligation, est un savoir religieux et moral.

Il peut l'être du moins; car c'est en quelque sorte la connaissance des lois du Royaume, et cette connaissance est nécessaire à la venue complète du Royaume, c'est-à-dire à la destruction de l'erreur, de la souffrance et du péché, à la rénovation des âmes, des institutions et des choses. Et elle implique une foule de notions qui n'ont jamais traversé ou même effleuré la pensée du Sauveur.

Je n'insisterai pas, il y aurait trop à dire, sur le rôle direct ou indirect des sciences diverses, — cosmologiques, géographiques, historiques, naturelles, mathématiques, médicales, philosophiques, pédagogiques, économiques, sociales, sans parler des arts qui ont pour objet l'utile, le beau et le bien, — dans la préparation et la consommation de l'idéal cosmos. Mais à coup

sûr, et on le reconnaîtra, l'activité propre de Copernic, Newton ou Galilée, de Christophe Colomb, de Pasteur, Lyell ou Darwin, de Turgot ou Washington, de Kant, de Pestalozzi, de Beecher-Stowe, fait aussi partie de la vertu humaine et chrétienne.

Et du genre propre d'efforts, d'abnégation et de bienfaits rattachés aux travaux que rappellent ces grands noms, je le dis avec autant de respect que de profonde conviction, qu'est-ce que le Christ a su ou seulement entrevu ?

§ 2.

Cela dit, arrivons à ce qui nous amène à voir en Jésus-Christ *le Maître*, et dans *sa révélation la Révélation*. Un bref détour, pour lequel je sollicite votre indulgence et votre patience, va nous y conduire.

Dans quelques-uns de ses plus beaux drames, Shakespeare nous montre les terribles effets que produit parfois, et tend toujours à produire, sur l'homme qui en est la victime, quelque brutal coup du sort d'où sort pour lui, comme l'éclair du nuage, la découverte, inattendue et soudaine comme une explosion, de l'ingratitude ou de la méchanceté humaine dans leur plus scandaleuse noirceur. Malheur à qui se heurte à cette pierre d'achoppement. Il peut y perdre l'équilibre de son être intime, rouler dans un abîme et rester mutilé de sa chute. Cet abîme ainsi ouvert à ses côtés, c'est celui de la misanthropie et du scepticisme moral. Cette mutilation qui le menace, c'est la perte de toute sa foi divine et humaine dans le déchirement de sa confiance et de sa tendresse trompées.

Les faits de ce genre mettent en lumière ce qu'il y a de plus redoutable dans la solidarité humaine. Ils nous rappellent que, si *la vie est, comme dit un Evangile, la lumière du monde, par contre le résultat naturel du mal est de détruire la foi au bien*. C'est dans ces faits surtout que s'exprime le sens véritable et profond de ces créations du grand poète, si pleines d'intuitions de génie, qui s'appellent Timon d'Athènes, le roi Lear et Hamlet prince de Danemark.

Or, ces révolutions d'âmes se produisent ailleurs que sur la scène enchantée où le voyant anglais a fait agir et souffrir, et

trionpher ou succomber ses héros. Il y a place aussi pour ces tragiques bouleversements dans la vie des humbles.

Tel est en particulier le spectacle que nous offre l'histoire du pauvre tisserand Silas Marner.

Je ne sais si vous connaissez tous, messieurs, le chef-d'œuvre de Georges Elliot qui porte ce titre. C'est une fiction, il est vrai, un roman si vous voulez, et qui même renferme une épopée en prose, l'épopée populaire d'une âme simple. Mais qu'importe? La fiction peut être plus vraie que les plus authentiques réalités de l'histoire. Je sais tel récit pour les enfants, de M^{me} de Pressensé, qui fait plus vivement transparaître le mystère du royaume de Dieu que bien des sermons et des traités de théologie. Et c'étaient aussi des fictions que l'histoire du bon Samaritain et l'histoire de l'Enfant prodigue.

Donc, Silas Marner est un des humbles de ce monde; un laborieux ouvrier tisserand, foncièrement honnête et pieux. Il est rattaché pour sa vie religieuse à l'une de ces petites congrégations dissidentes qui foisonnent en Angleterre. Elles sont souvent bien étroites d'esprit, ces congrégations, et bien ignorantes; elles poussent quelquefois jusqu'au baroque l'étrangeté de leurs formes et de leurs dogmes, la rigidité de leurs scrupules et la bizarrerie de leur titre ou de leur organisation; et les préjugés qu'elles partagent avec leurs pasteurs, dont le niveau d'instruction ne les dépasse guère parfois, font les trois quarts de leur individualisme un peu outré¹. Mais elles pénètrent, généralement, et animent tout cela d'une ferveur de bon aloi, malgré tout; et elles contribuent pour une forte part à saler d'un très enviable sérieux moral la vie populaire de la grande nation protestante d'outre-Manche.

La congrégation de Silas Marner s'appelle, du nom de son lieu de culte, l'assemblée de Lantern-yard. Bon grain du sel de la terre, Silas est dans cette assemblée un personnage de marque. Très considéré du ministre et du conseil d'adminis-

¹ Ce tableau de certaines Eglises libres d'Angleterre, exact pour la première moitié du siècle, où se passe l'histoire de Silas Marner, ne le serait plus aujourd'hui, ou ne s'appliquerait qu'à une infime minorité d'entre elles, qui font totalement exception parmi les autres.

tration, il remplit avec un zèle apprécié de tous ses obligations comme membre exemplaire du petit troupeau. Et comme il doit épouser bientôt une jeune fille de sa classe, partageant ses goûts simples et droits et ses idées, et suivant comme lui le culte de Lantern-yard, tout permet d'espérer qu'il jouira paisiblement d'une vie utile et heureuse, honorable et honorée, en attendant qu'il plaise au Maître souverain des rois et des tisseurs de lui donner sa place dans la Nouvelle-Jérusalem aux murs de jaspe et aux rues pavées d'or pur, parmi ces chœurs d'élus qui chanteront sur « la mer de cristal » d'éternels alléluias. Ainsi nous apparaît sa douce et pure vision d'avenir.

Hélas ! L'affliction est embusquée contre lui au prochain tournant de sa route. Le malheur l'attend, un de ces malheurs complets, trop lourd semble-t-il pour porter le nom d'épreuves, et que le mystère des choses déchaîne parfois comme un souffle embrasé pour tarir avec les joies du cœur la vie même de l'âme et de la conscience. Au moment où tout semble concourir à fixer dans le sens de son beau rêve la destinée présente et future de notre humble ami, le nuage orageux du drame plane au-dessus de sa tête et va foudroyer son idylle.

Silas en effet a un ami de cœur nommé William Dane, presque aussi considéré que lui par les frères de Lantern-yard, qui appellent les deux jeunes hommes en raison de leur étroite affection, David et Jonathan. Mais cet ami de cœur est un serpent. Cet ange de lumière, ce chrétien éminent, si assuré de son salut, est un serviteur du démon, jaloux de Silas, épris de sa fiancée, et décidé à tout pour la lui ravir.

Un jour, ou plutôt une nuit, que les deux amis ont été chargés de veiller un vieux diacre mourant qui avait dans ses attributions de garder l'argent de la communauté, cet argent disparaît. Et à la suite de circonstances qu'il serait trop long de rapporter, — circonstances parmi lesquelles joue son rôle un accès de catalepsie survenu à Silas, et qui ont permis à William de tout disposer pour assurer le succès de sa perfidie, — des recherches pratiquées dans la chambre du premier fournissent la preuve indéniable qu'il est bien l'auteur du grand péché dont l'Eglise est scandalisée.

Puis, comme Silas, éperdu dans son absolue impuissance à se justifier, trouve pourtant la force de prendre Dieu à témoin de son innocence, on lui applique le jugement de Dieu qu'il invoque. On procède comme fit la première congrégation chrétienne lorsqu'elle eut à choisir, dans la chambre haute de Jérusalem, entre Joseph surnommé le Juste et Matthias pour remplacer Judas « allé dans son lieu. » A la fin d'une réunion de prières, les « lots sont jetés ; » le sort désigne Silas ; le jugement de Dieu le condamne.

Alors, c'est pour lui comme une stupeur désespérée. Il n'a plus aucun appui où se prendre pour rester debout. Son ami, — il le sait s'il ignore comment, — son ami le plus cher a « levé le pied contre lui. » Sa fiancée l'abandonne. Ses frères le rejettent. Pire que tout, son Dieu même a rendu contre lui un faux témoignage. Du coup son être moral s'effondre. Il ne croit plus à rien ni à personne, — à rien qu'à la nécessité d'aller cacher bien loin le pauvre débris de son existence.

Il va s'établir comme tisserand dans une chaumière isolée d'un comté éloigné. Il y végétera d'une vie à peu près exclusivement animale, sans autre relation avec le dehors que celles qu'il doit entretenir pour l'exercice de son métier avec les ménagères du village voisin. Là, rien ne compte plus pour lui que le peu qu'il gagne ; cet argent, il finit par s'y attacher, — car il faut bien aimer quelque chose tant qu'on n'est pas mort. — Il l'entasse lentement, en remplaçant à mesure par des souverains les shillings et les couronnes que lui rapporte son travail ; et la joie unique de sa solitude sera longtemps de couvrir de ses yeux de myope ces pièces d'or dont le tas grossit, et dont l'adoration croissante se substitue par degré à tous ses cultes d'autrefois.

Toutefois, à cette solidarité dans le mal par où le crime de l'un fait la chute et le malheur de l'autre, il y a dans l'histoire de notre tisserand une heureuse contre partie.

Tournons quelque cent pages de cette histoire. Plus de trente ans se sont écoulés. Quand nous le retrouvons, Silas est redevenu un homme. Son pauvre cœur meurtri et flétri a revécu. Sa foi ancienne est revenue, moins surchargée de bizar-

eries et d'orgueil sectaire, mais meilleure, plus simple, plus large et plus humaine; voici comment.

Une nuit, son or bien aimé lui a été enlevé par un jeune gentleman avarié, viveur réduit aux abois, d'un manoir voisin. Mais ce coup qui a consommé, semble-t-il d'abord, sa désolation, le prépare à profiter d'un autre trésor qui doit être l'instrument de sa résurrection morale. Cet autre trésor lui est survenu aussi pendant une de ses crises habituelles de léthargie. C'est une petite fille d'un an et demi, qu'il a trouvée à son réveil, vagissant près de son foyer, où elle a rampé, attirée par la lueur du feu, des bras de sa mère, morte dans la nuit à quelques pas de sa chaumière, d'une congestion due au froid et à l'alcool.

Silas s'est d'abord occupé d'elle machinalement, pour ainsi dire, en vertu de l'instinct rudimentaire d'humanité qu'éveille toujours la souffrance unie à la faiblesse. Puis peu à peu cette faiblesse, et la grâce et les sourires de l'enfant, lui ont pris le cœur. Il s'est attaché à elle, donné à elle. Il l'a soignée et élevée de son mieux. Et par un de ces justes retours, plus fréquents que nous ne savons les voir au cours naturel et ordinaire des choses, l'enfant a remis son père adoptif en contact de sympathie avec ses semblables. Car il a bien fallu au pauvre tisserand sans famille, si inexpérimenté pour sa tâche nouvelle, de l'assistance; non des secours d'argent, — il n'en voudrait pas, — mais des secours répétés d'une autre nature: la préparation ou la réparation de menus objets sans valeur et surtout d'affectueuses directions maternelles. Il lui a fallu tout cela pour procurer au bébé, toujours plus chéri, dont il veut être le père et la mère, les aliments, les vêtements et les soins convenables d'éducation.

Il a trouvé cette assistance auprès des personnes charitables du village voisin, surtout chez la femme d'un charron, pourvue, sous ses dehors modestes de paysanne, d'un grand sens et d'un grand cœur, nommée Dolly Winthrop. Ainsi se sont rouverts pour lui, naturellement et l'un après l'autre, avec le reste des hommes, les rapports affectueux et confiants auxquels il avait cru renoncer pour toujours.

Et ainsi, également, son ancienne vie religieuse s'est rallumée. Car il fallait bien, n'est-ce pas, que la petite Eppie allât régulièrement, à l'Eglise d'abord, et plus tard au catéchisme. Silas, à vrai dire, n'en voyait pas la nécessité. Il ne l'a pas admis du premier coup et sans lutte. Mais Mrs Winthrop le lui a dit bien souvent et répété sur tous les tons. Et la bonne Mrs Winthrop sait tellement mieux que le pauvre Silas, qu'elle a tant aidé et dirigé, ce qui est bon et convenable pour Eppie ! Il a donc fini par se rendre, par accompagner régulièrement son enfant, — car la laisser aller seule est hors de la question, — à l'église et au catéchisme.

Et peu à peu, sans qu'il sache comment, sans soupçonner qu'il s'opère dans son âme un travail dont la simple idée l'eût d'abord effarouché et qui tend à ramener à l'unité les deux périodes si distinctes de sa vie, en jetant un pont sur l'abîme, pour lui infranchissable, qui les sépare ; sans rien voir d'abord de ce travail intérieur, peut-être parce que certaines choses, quoique identiques dans leur fond intime, ont un aspect si différent ; peut-être parce que son culte d'autrefois, qu'il a rejeté dans son désespoir, n'est pas reconnaissable dans celui qui le sollicite aujourd'hui ; peut-être parce que, entre l'imposant recteur de Raveloe qui, après avoir célébré en surplis blanc l'office liturgique, prêche en robe noire des sermons littéraires auxquels la plupart de ses auditeurs n'entendent pas grand'chose, et le prédicant étriqué et anguleux qui criait à quelques sectaires de Lantern-Yard la colère à venir et la prédestination des réprouvés et des élus, les analogies sont bien faibles ; aussi vagues et lointaines qu'entre l'église paroissiale anglicane avec ses cloches, son autel, ses vitraux, ses litanies, son orgue accompagnant le chant d'hymnes modernes, et la chambre haute, carrée et nue, où la congrégation du Lantern-Yard aurait cru pécher gravement en y nasillant autre chose que des psaumes, — peu à peu donc et sans qu'il sache comment, les impressions douloureuses du passé se sont affaiblies dans l'âme de Silas. La vision s'en est éloignée comme disparaît à l'horizon, qu'il rougit encore à peine, l'orage dont la grêle a ravagé la plaine et fauché les moissons.

Et d'autres impressions ont revécu en lui qu'il n'a reconnues que plus tard et à leurs effets bienfaisants. Insensiblement et de plus en plus, il s'est senti en affectueuse communion d'esprit et de cœur avec ces bons et serviables chrétiens de l'église officielle. Insensiblement, par la contagion de la foi et de la bonté des autres, il a retrouvé sa foi en l'invisible, la paix de la conscience et du cœur, le sentiment de la fraternité humaine et de la fidèle paternité divine, tous les éléments essentiels de la religion dont il avait au fond vécu dans sa jeunesse.

La grande plaie de son âme est fermée.

Parfois, il est vrai, il en regarde la cicatrice avec étonnement et un reste de trouble. Il éprouve comme un tressaillement de quelque fibre intérieure encore saignante. Ainsi longtemps après la tempête un reste de houle témoigne des fureurs passées de la mer. Il cherche à comprendre, il demande à sa secourable confidente, la bonne Dolly Winthrop, comment une pareille blessure a pu guérir.

Un jour, il lui raconte son histoire et comment on « jeta les sorts » et le faux témoignage qu'ils avaient rendu contre lui. « Mon Dieu, » dit tristement Dolly, après lui avoir demandé si sa Bible, cette Bible qui pouvait indiquer un tel moyen de découvrir un coupable et de justifier un innocent, était bien la même Bible qu'on avait à l'église et dans laquelle Eppie apprenait à lire, — « Mon Dieu, il y a des savants qui pourraient peut-être bien nous expliquer tout cela. Je garantis que M. le pasteur le sait. Mais il lui faudrait des grands mots pour le dire, de ceux auxquels les pauvres gens ne comprennent guère rien. Je ne sais jamais bien ce que signifie tout ce qu'on nous dit à l'église, sauf quelques mots par-ci par-là. Je sais seulement que ce sont de bonnes choses. Cela, j'en suis sûre. Mais je vois ce qui vous pèse sur le cœur, M. Marner ; c'est que si « Eux d'en Haut » avaient fait pour vous ce qui était juste, on ne vous aurait jamais chassé comme un voleur, quand vous étiez innocent. » « — Ah ! dit Silas, c'est là ce qui me brûla comme un fer rouge. Parce que, voyez-vous, il n'y avait personne, ni au ciel, ni sur la terre, qui se souciât de moi. Et celui qui, dix ans et plus, depuis que nous étions enfants et faisons de moitié en

tout, « avait partagé mes entrées et mes sorties, » mon intime ami, en qui je me confiais comme un frère, « avait levé le talon contre moi » et causé ma ruine. » « — Le méchant ! dit Dolly, je ne crois pas qu'il y ait son pareil. Mais tout cela me surmonte ; je suis comme si je venais de m'éveiller sans savoir si c'est la nuit ou le matin. C'est comme lorsque ayant mis en place quelque chose on ne peut remettre la main dessus. Je sens qu'il y avait du bien dans ce qui vous arriva, si l'on pouvait seulement savoir quoi. Mais nous en reparlerons. Car quelquefois des choses me viennent à l'esprit, quand je soigne des malades par exemple, auxquelles je ne penserais jamais en étant là tranquillement assise. »

« M. Marner, dit-elle quelques jours après en rapportant les vêtements d'Eppie qu'elle avait emportés pour les laver, votre malheur et ce « tirage des lots » m'ont bien embarrassée ces jours-ci. C'était comme un écheveau embrouillé et que je ne savais par quel bout prendre. Mais tout m'est venu bien clair une nuit que je veillais la pauvre Bessy Fawkes, qui est morte en laissant derrière elle ses pauvres enfants, que Dieu les protège ! Cela m'est venu clair comme le jour, quoique je ne sache pas si je pourrai vous l'expliquer maintenant. Je ne comprends rien à ce « tirage des lots » et à la fausse réponse qu'ils ont donnée. Il faudrait peut-être M. le pasteur pour vous le dire et il ne pourrait le faire qu'avec des grands mots. Mais voici ce qui me vint aussi clair que le jour. C'était quand je m'affligeais sur la pauvre Bessy Fawkes, et cela me vient ainsi quand j'ai pitié de quelqu'un et sens que je ne peux presque rien pour les aider, quand je me lèverais tous les jours à minuit. *Il me vint à la pensée que « Eux d'en Haut » ont un cœur bien plus tendre que le mien.* Car je ne puis nullement être meilleure qu'Eux, qui m'ont créée. Et si quelque chose me semble trop dur, c'est qu'il y a des choses que je ne sais pas. Et quant à cela il y a bien des choses que j'ignore, beaucoup de choses sûrement. Et en pensant ainsi je me souvins de vous, M. Marner, et tout me vint dans l'esprit comme un torrent. Puisque je sentais au dedans de moi ce qui était droit et juste pour vous, et puisque ceux aussi qui prièrent et « jetèrent les lots, » tous ex-

cepté ce méchant, puisqu'ils auraient fait ce qui est bien s'ils l'avaient pu, est-ce qu'il n'y a pas « *Eux d'en Haut* » qui nous ont créés et qui ont plus de connaissance et une volonté meilleures ? « C'est tout ce dont je puis être sûre et tout le reste m'est incompréhensible quand j'y pense. Car il y a cette fièvre qui enleva les parents et laissa les petits sans ressource ; puis il y a ceux qui se rompent quelque membre, puis ceux qui voudraient bien faire et qui souffrent de la part des méchants. Ah ! il y a des peines dans ce monde et des choses que nous ne pouvons comprendre. Et tout ce que nous avons à faire, c'est de nous confier, faire ce qui est juste autant que nous pouvons le savoir, et nous confier. Car si nous, qui savons si peu, pouvons voir un peu de ce qui est bien et juste, soyons sûrs qu'il y a du bien et du juste plus que nous n'en connaissons. *Il faut qu'il en soit ainsi, je le sens au dedans de moi-même.*

« Oui, dit Silas, vous avez raison, il y a du bien dans le monde. Je le sens maintenant. Et c'est cela qui fait sentir à un homme qu'il y a plus de choses qu'il n'en peut voir, malgré les troubles de la vie et les méchancetés du monde. Ce jugement des « lots jetés » reste obscur ; mais l'enfant me fut envoyée. Il y a une direction pour nous, il y a une direction... »

Arrêtons-nous ici, messieurs, non pour faire une querelle de mots ou un procès en hérésie à la pauvre femme qui, avec aussi peu d'orthodoxie monothéiste que de correction grammaticale, appelle Dieu « *Eux d'en Haut.* » Mais recueillons cette clarté qui resplendit pour nous aussi, théologiens, au point culminant de cet entretien entre deux « pauvres en esprit. »

Car d'abord cette affirmation si intense : « *Eux d'en Haut* ont un cœur bien plus tendre que le mien, » — c'est-à-dire si nous, tels et tels, pauvres gens et pauvres pécheurs, nous sommes fidèles et pitoyables, comment « *Eux d'en Haut* » ne le seraient-ils pas ? — cette affirmation est le plus pénétrant des commentaires sur les secrets ressorts qui amènent dans le drame de la vie, sous le chaume ou ailleurs, toute bienfaisante péripétie. Et d'un autre côté, puisque nous sommes ici des frères en Christ, dont le plus cher désir est de suivre le Maître, de croître dans la communion avec lui d'esprit et de pensée,

saluons, messieurs. Car dans ce mot, jailli du cœur honnête et bon d'une simple femme du peuple, c'est la pensée du Maître qui passe ; sa pensée la plus authentique, la plus caractéristique et la plus originale, la plus irréfutable et la plus féconde, celle dont le sens fait l'unité et éclaire l'autorité de tout l'enseignement évangélique. Cette pensée, vous l'avez déjà reproduite dans votre esprit, vous vous l'êtes récitée, à mesure, dans ces termes plus corrects et plus forts, et qui vous sont plus familiers : « Quel est le père d'entre vous qui donne à son fils une pierre lorsqu'il lui demande du pain ? ou s'il lui demande un poisson lui donnera-t-il un serpent au lieu d'un poisson ? *Si donc vous, tout méchants que vous soyez, vous savez bien donner à vos enfants de bonnes choses, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il des biens à ceux qui les lui demandent.* »

A combien plus forte raison ?...

Oh ! cet *a fortiori* du Maître ! Qui n'est entraîné par la calme hardiesse de cet élan, de cette inférence magistrale du visible à l'invisible, concluant *comme chose qui va de soi*, de ce qu'il y a de sûrement bon en l'homme à ce qui, bien plus sûrement encore, se retrouve en Dieu ? Qui de nous, tout au fond de son âme, dans la région sacrée au seuil de laquelle la dialectique de la raison pure abdique et se tait, n'y voit l'évidence même et n'en sent la force probante infinie ? Et en même temps, qui ne voit, qui ne pressent au moins tout ce qu'implique ou appelle, renferme, établit ou résume, cette parole si pleine d'autorité, si peu semblable à un propos de scribe, d'une doctrine accessible aux faibles et aux petits, et qui soutient, inébranlable comme une roche d'éternité, les pieds des plus grands ?

C'est bien là l'*élément premier de l'anthropomorphisme chrétien*, auquel viennent s'adjoindre, comme se relie à l'épine dorsale tous les organes du vertébré, tous les autres éléments organiques de la vérité vivante qui est en Christ.

Ce qu'il faut faire et ce qu'il faut croire, le devoir et la destinée, la morale, la doctrine, l'apologétique, et l'unité foncière de la morale, de la doctrine et de l'apologétique, tout est là.

Comme aimait à dire Jalaguier, « tout y revient parce que

tout en sort. » Car ce qui en résulte ou s'y rattache par le lien le plus intime et le plus fort, c'est que dans la pensée de Jésus-Christ il n'y a pas *deux* morales différentes, l'une pour Dieu, l'autre pour l'homme, mais *une seule*, qui est la morale de l'*esprit*, de l'esprit dans lequel l'homme et Dieu communient.

C'est qu'il y a parenté, affinité de nature entre le Père céleste et sa créature de race divine, une telle affinité que l'homme est appelé à être « l'imitateur de Dieu comme son enfant bien-aimé, » à être saint et parfait *comme* Dieu est saint et parfait et *parce que* Dieu est saint et parfait, à aimer gratuitement, *comme* Dieu aime gratuitement et *parce que* Dieu aime gratuitement.

C'est que la vie véritable, la vie normale et selon l'esprit, par cela même qu'elle exprime la vocation humaine, en même temps et dans la même mesure révèle le caractère divin et les voies divines, qu'ainsi le fils de l'homme est aussi le vrai fils de Dieu et peut dire en vérité : « Celui qui m'a vu a vu mon Père, le Père et moi nous sommes uns. »

C'est que la vérité morale et la vérité religieuse sont les deux faces, exactement correspondantes, d'une même vérité, au point que le grand commandement qui résume la loi résume aussi les prophètes, au point que l'obligation chrétienne et la doctrine chrétienne sont, simultanément ou tour à tour, selon le besoin et le point de vue du moment, principe et conséquence l'une de l'autre ; au point que l'obligation se tire de la doctrine, comme la doctrine se conclut de l'obligation.

C'est encore qu'elles ont, l'une et l'autre, la doctrine et l'obligation, le même rapport avec la conscience et la même prise sur la conscience, que c'est la lumière de la vie qui les révèle l'une et l'autre à « ceux qui ont des yeux pour voir, » en les faisant comme surgir à la fois sur la *plaque sensible* de l'âme.

C'est enfin tout ce qui s'ensuit comme conviction de péché, de justice et de jugement, comme divinisation de la bonté et de la miséricorde, comme souveraineté de la conscience et de l'expérience, comme valeur exclusive de l'adoration en esprit et en vérité, comme ruine définitive du miracle rituel et du miracle apologétique.

Cet anthropomorphisme chrétien, qui a pour trait fondamen-

tal : *Ce que l'homme doit être et doit faire, assurément Dieu l'est et le fait ; ce que nous pouvons saisir de bon dans une vie humaine, la nôtre ou une autre, accessible à notre expérience, de toute nécessité nous le faisons remonter à Dieu comme à son principe et nous en retrouvons en Dieu la consommation, — et qui a son expression suprême et son couronnement dans cette doctrine du quatrième évangile : Le Père, qui est plus grand que le Fils, se révèle pourtant dans le Fils et ne se révèle efficacement que dans le Fils, — Messieurs, c'est le dogme des dogmes, c'est le fond essentiel de l'Évangile.*

Non sans doute que l'auteur de l'Évangile ait appelé à l'existence l'ordre de choses qu'exprime ce dogme des dogmes.

Cette unité foncière qui relie la nature humaine imparfaite à la nature divine parfaite, qui fait de ce qu'il y a en l'homme de bon, de grand, de vraiment humain l'écho de la parole de Dieu, le reflet de sa lumière, l'empreinte de son caractère et comme le prolongement de ses voies, Jésus l'a mise en pleine lumière ; il en a consommé la manifestation, mais il ne l'a pas créée.

Cette unité existait dès le commencement, dès que Dieu eut « fait l'homme à son image ; » et elle opérait déjà dans les âmes primitives à l'état d'obscur instinct. Germe inné de la foi future et de ses plus vives lumières, elle eut pour fruit premier et permanent le sentiment instinctif, gros de tous les progrès religieux de l'avenir, que l'Invisible, l'Ineffable, le Mystère qui habite au delà du voile la lumière inaccessible aux yeux de chair, est *plus grand* que tout ce que nous voyons et *meilleur* que tout ce que nous pouvons connaître.

C'est ce sentiment que l'Invisible vaut mieux que nous, — universel, inné, et constitutif de notre nature religieuse, — qui fit de tout temps écho dans les âmes à la proclamation d'Ésaïe : « Les pensées et les voies de l'Éternel sont *au-dessus* des nôtres, — non à côté ou au-dessous, non différentes ou contraires, — mais *supérieures*, autant que les cieux sont au-dessus de la terre. » C'est lui qui de tout temps éleva vers le ciel les yeux et les mains des créatures, avides de sécurité, en quête des secrets de l'Invisible. C'est lui qui, dans leurs soupirs, où

se mêlent à la plainte l'aspiration et l'espérance, balbutiait quelques syllabes du divin poème Excelsior et chantait les premières notes de sa divine mélodie. C'est lui qui, à travers la série innombrable des rites et des croyances, des prières et des sacrifices que mentionne l'histoire des religions, présidait à l'élaboration du dogme des dogmes qui en est l'expression dernière à laquelle tout aboutit.

Il donnait sa force d'impulsion à l'évolution séculaire qui, par la culture et les progrès successifs de la conscience morale, à mesure que se dessinait dans les âmes une notion plus élevée et plus pure du souverain bien et de la véritable grandeur, frappait de caducité les vieux symboles, désormais dépassés, du divin. Agent providentiel de l'ascension humaine, il fit par degrés substituer au culte primitif des fétiches l'adoration des forces de la nature, quand l'humanité, dans sa laborieuse interprétation des phénomènes, eut cru comprendre l'existence et constaté les effets bienfaisants ou terribles de ces forces, sources pour elle à chaque instant de tant de biens et de tant de maux.

Et lorsque, beaucoup plus tard, sur la terre classique de l'énergie humaine en lutte victorieuse avec les fatalités naturelles, l'homme eut pris conscience de la dignité du « *roseau pensant*, qu'en vain l'univers écraserait, car l'homme est plus noble que ce qui le tue *parce qu'il le connaît*, » c'est lui encore qui, toujours à l'œuvre, communiqua au vaillant peuple hellène la conviction que la *pensée* gouverne le monde. Et l'humanisme grec, avec son Apollon Dorien personnifiant la beauté de l'art créateur, et sa noble vierge issue du génie ionien, Pallas-Athéné, symbole de l'intelligence, remplaça dans les hommages des hommes civilisés les cultes naturalistes de l'Asie.

De même enfin, quand se manifesta irrésistiblement une grandeur d'un ordre plus élevé, supérieure à tout ce qu'on admire dans l'ordre déjà si haut où règnent en souverains l'art et la science, la pensée et le génie ; quand parut, dressé sur le monde, cloué à la croix rougie de son sang, celui qui était « venu non pour être servi, mais pour servir, » « pour aller de lieu en lieu faisant du bien, » « pour chercher et pour sauver

ce qui était perdu, » alors ce même sentiment, exalté ici à son vrai rang comme organe de la révélation divine, devenu ici le témoignage intérieur de l'Esprit de sainteté, fit reconnaître dans ce supplicié « méprisé et froissé, » où l'œil de chair « ne discerne ni éclat ni apparence, » « le plus beau des enfants des hommes » et « le désiré des nations. »

Alors l'humanisme imparfait des Grecs fit place à l'humanisme véritable, longtemps préparé par « la loi et les prophètes » dans son élément supérieur de sainteté, de charité et de pureté morale. Alors « la bonté et la vérité se rencontrèrent, » « la justice et la paix s'embrassèrent. » Le dernier voile qui cachait encore le lieu très saint se déchira. Au mot, inconscient mais profond, de Pilate, *Ecce homo*, l'élite humaine, illuminée par le flambeau de la vie idéale, ne put qu'ajouter : *Deus, ecce Deus !* Car voilà, ni sur la terre, ni dans aucun des mondes qui peuplent l'étendue sans bornes, au-dessus du saint amour qui se dévoue et se sacrifie il n'y a rien. Et c'est pourquoi, toujours depuis lors, là, dans le Christ humain, à ce sommet de la vie humaine et sûrement divine, rayonne le symbole définitif, à jamais adorable, de l'Etre invisible et éternel.

Messieurs, c'est d'avoir ainsi montré Dieu en l'homme, c'est d'avoir découvert en lui-même, fils de l'homme que le sentiment de sa communion avec le Père sacra fils de Dieu dans les eaux du Jourdain, et d'avoir proclamé par ses paroles, par sa vie et par sa mort cette unité, si généralement méconnue quoique toujours réelle et agissante, — l'unité de Dieu et de l'homme, l'unité en Dieu et en l'homme de la pureté et de l'amour, de la sainteté et de la compassion, — c'est, dis-je, d'avoir vu si clairement et proclamé si efficacement ce dogme des dogmes, c'est là, messieurs, avec la sainteté qui fut l'instrument nécessaire de sa vision, la très grande, l'incomparable originalité de Jésus-Christ. C'est là ce qui lui donne dans l'ordre religieux « un nom au-dessus de tous les noms, » ce qui fait de lui *le Maître* par excellence, le Révéléateur de la religion définitive et éternelle.

C'est par là qu'il a fait descendre à jamais la révélation du ciel sur la terre, en montrant le *principe* et la *garantie*, non

dans l'autorité d'une tradition compliquée et lointaine, appuyée sur des miracles toujours sujets à caution, mais dans le cœur lui-même sensible à cet idéalisme que toute sa personne proclame.

C'est par là qu'il opéra une révolution éternellement bienfaisante, qu'il transforma la piété craintive d'Israël, et que des « esclaves de la loi » il fit des « enfants du Royaume. »

C'est par là enfin qu'à nous aussi il a « montré le Père ; » et, comme disait l'apôtre Philippe, « Cela nous suffit ; » cela nous suffit pour vivre et pour mourir, pour nous confier, pour aimer et pour travailler.
